

Le gentleman-voyageur

Six mois après la mort de l'écrivain bordelais, son œuvre, qui est une invitation au voyage, est rassemblée. Merci !

Oui j'ai connu des jours de grâce, par Pierre Veilletet, préface de Catherine Guillebaud, [Arléa] 800 p., 22 euros.

Oui, j'ai connu Pierre Veilletet et il avait la grâce. Pourtant, ce mélancolique s'en méfiait – il attendit d'avoir 43 ans pour publier son premier roman, « la Pension des nonnes » – et n'en abusa jamais : sept livres en seize ans, tous parus chez Arléa, la maison qu'il fonda, en 1986, avec Catherine et Jean-Claude Guillebaud, extension parisienne du domaine bordelais. Car il était de Bordeaux comme on est d'un autre siècle. Depuis son balcon du quai des Chartrons, il observait moins son époque qu'il ne semblait gouverner la cité de Montaigne, Montesquieu et Mauriac. Et s'il voyageait souvent, cravaté, vêtu de tweed et coiffé d'une casquette écossaise, c'était à la manière de Valéry Larbaud, à la paresseuse, à la flâneuse, à la luxueuse. Outre Bordeaux, dernier

BIO

PIERRE VEILLETET, né à Momuy, dans les Landes, le 2 octobre 1943, est mort le 8 janvier 2013 à Bordeaux. Il fut rédacteur en chef à « Sud-Ouest », cofondateur des Editions Arléa et président de Reporters sans Frontières.

« endroit civilisé », les villes qu'il aimait en séducteur, Madrid, Séville, Lisbonne, Naples, Lübeck, Hambourg ou Londres forment parfois les décors oniriques de ses romans désabusés, de ses récits émerveillés. Ce sont des éloges de la fuite, des histoires d'apatrides en quête d'une *querencia* – le repaire mental et invisible du taureau, dans l'arène. A Hambourg, un jeune Génois se réfugie dans « la Pension des nonnes », où il se désencombre de sa mémoire et réinvente sa vie ; à Lisbonne, « Mari-Barbola », une des ménines de Vélasquez échappée du Prado, donne rendez-vous à sept nains venus des quatre coins du monde ; et sur la côte aquitaine de « Cœur de père », un avocat new-yorkais, ancien de la brigade Médoc, vient reconnaître son fils. (Un roman que l'on comprend à l'aune de l'aveu fugitif de son auteur : « Je ne suis toujours pas fichu d'aller déposer un bouquet de fleurs sur la tombe de mon père. »)

Ecrivain économe et vagabond, trop raffiné pour se préférer, seulement soucieux, comme le dit un vieil aveugle dans « Mari-Barbola », de « poser les yeux sur des choses dont on est certain de pouvoir se souvenir avec bonheur lorsqu'on a perdu la vue », Pierre Veilletet signa, en 1991, un auto-portrait en forme de puzzle, « Querencia & autres lieux sûrs ». Il y rassembla ses préférences, qui sont autant de raisons de vivre mieux : la société des lacs, la senteur d'Habanita, la feutrine d'un billard, la voilette d'une huître, le « divin » chocolat, Schubert – « Je rêve d'écrire comme il fait chanter » –, l'abbaye de Fontenay et la villa de Malaparte, à Capri. « L'imagination, croyait-il, est l'ultime présent qu'un disparu fait à ceux qui l'accompagnent. » Six mois après sa mort, ce grand de Bordeaux nous invite donc à considérer qu'il est parti en voyage. Le lire, c'est l'attendre.

JÉRÔME GARCIN

